LE CRITÉRIUM
DE LA
CERTITUDE PHILOSOPHIQUE

PAR

H. DE COSSOLES

Extrait du Correspondant

PARIS
CHARLES DOUNIOL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
29, RUE DE TOURNON, 29

1874


SE TAIRE
E FAIRE



LE CRITÉRIUM

DE

LA CERTITUDE PHILOSOPHIQUE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Fréard, Mlle.

Extrait du CORRESPONDANT

LE CRITÉRIUM

DE LA

CERTITUDE PHILOSOPHIQUE

PAR

H. DE COSSOLES

PARIS
LIBRAIRIE DE CHARLES DOUNIOL ET Cie, ÉDITEURS
29, RUE DE TOURNON, 29

1874

Vignaud
4-10-30

LE CRITÉRIUM

DE LA

CERTITUDE PHILOSOPHIQUE

« L'assentiment donné à la vérité est libre, en ce qu'il ne résulte pas *nécessairement* de l'évidence des preuves. »
(*Concile du Vatican.*)

Si l'on se demande quel est, au sujet de la certitude, l'état actuel des doctrines philosophiques, on s'aperçoit que le dogmatisme de Descartes et du dix-septième siècle, qui ne distingue point entre la vérité morale et la vérité scientifique, et fait pour toutes les deux de l'adhésion universelle le critérium de la certitude, a reçu de l'expérience un démenti qui ne peut être contesté. Chacun sait aujourd'hui que la division des esprits en matière philosophique à laquelle Descartes avait cru mettre fin par ses démonstrations, est un fait permanent, invincible et dont nulle évidence ne saurait jamais triompher.

Le dogmatisme moderne, en réclamant cette division comme un droit, comme un privilége de la raison, s'est de fait, déclaré sceptique, et impuissant à concilier ce principe avec ceux du cartésianisme auxquels il prétendait cependant demeurer fidèle, il a imaginé de faire Descartes sceptique et de revendiquer en son nom l'individualité de la raison.

Cousin et La Mennais, amis et ennemis, disciples et contradicteurs, tous en notre temps se sont accordés, les uns pour s'en autoriser, les autres pour le lui reprocher, à faire de Descartes, c'est-à-dire de l'esprit le plus dogmatique qui fut jamais, l'apôtre du scepticisme, le champion de l'individualisme, ce qui est à peu près

commettre la même erreur que serait de faire de Louis XIV le patron de la démagogie[1]. C'est ainsi que notre école, qui se pique d'exactitude et d'érudition, qui disserte de l'yoguisme et rougirait de confondre les deux Sankhya, a méconnu le sens, cependant si clair, du philosophe le plus considérable de notre pays et de l'âge moderne. Certes, c'est là une des preuves les plus frappantes de l'empire qu'exercent les passions de la volonté sur les opinions et les systèmes philosophiques.

Ce qu'on enseigne aujourd'hui parmi nous sous le nom de cartésianisme, c'est donc précisément le contraire de ce qu'a enseigné Descartes, qui sans cesse a tenu pour l'unité de la raison, principe fondamental et condition *sine quâ non* de tout dogmatisme. Il n'y a donc pas lieu de le contredire, mais bien de rétablir son véritable sens. Descartes a dit la vérité, mais non toute vérité ; il a très-justement montré dans l'évidence le fondement de la certitude qu'avant lui on plaçait dans l'autorité, l'antiquité et la tradition ; mais une autre question a surgi depuis lors. La raison, qui en effet ne reçoit que l'évidence, ne la reçoit pas toujours : d'où vient cela ? Quelle est la cause d'une division qui, peu apparente au temps de Descartes, est devenue en notre temps l'arme puissante et meurtrière des sceptiques contre la vérité ?

L'universalité n'est manifestement pas, comme l'a partout écrit ou sous-entendu Descartes[2], le résultat nécessaire de l'évidence et de la démonstration philosophique ; en d'autres termes, Descartes a montré le fondement de la certitude, ce qui était le problème de son temps ; il n'en a pas montré le signe, ce qui est le problème du nôtre.

Or, il est arrivé que cette erreur, où est si naturellement tombé Descartes, a rejailli sur la vérité qu'il avait démontrée, et que cette ignorance où nous sommes du signe de la certitude en a ébranlé à nos yeux le fondement. Parce que l'évidence ne s'impose pas à tous comme l'avait cru le dix-septième siècle, on conteste aujourd'hui qu'elle ait le droit de s'imposer à personne, en d'autres termes qu'elle existe ; faute d'avoir franchement abordé et résolu la question qui se présentait à nous, au lieu d'acquérir des vérités nouvelles, nous avons compromis et momentanément perdu celles que nous possédions, si bien que notre philosophie ne possède de son

[1] « La gloire de Descartes est d'avoir mis dans le monde moderne l'esprit philosophique qui a produit et produira mille et mille systèmes. — Toute vérité n'est vérité *pour moi* qu'à ce titre qu'elle me soit évidente dans ma libre pensée. » M. Cousin, *Introduction à l'histoire de la philosophie*, p. 40 et 61.

Tous ceux d'entre les philosophes éclectiques qui ont traité de la liberté de la raison sont tombés dans la même erreur,

[2] Tout ce dont on dispute est douteux. *Discours de la méthode*, 1re partie.

propre aveu qu'une certitude relative, une évidence personnelle, une vérité individuelle. Le dogmatisme, si puissant et si glorieux en France au dix-septième siècle, n'est donc plus parmi nous qu'une tradition, qu'un souvenir, en un mot que de l'histoire, car nous n'acceptons plus le dogmatisme de Descartes ni son critérium, et nous n'y avons rien substitué.

Trouver le signe de la certitude et du même coup en rétablir le fondement, c'est le besoin de notre temps, et c'est aussi le seul moyen de relever notre enseignement philosophique de l'état de confusion et d'abaissement où il est tombé, car c'est énoncer une vérité plus qu'évidente que de remarquer qu'il n'existe pas de dogmatisme sans certitude.

Le scepticisme, sous le nom de philosophie critique, s'est emparé du fait de la division des esprits, et montrant que cette revendication que font les dogmatistes modernes du droit à l'erreur, n'est autre que l'abdication mal déguisée du droit à la vérité, il a ainsi victorieusement combattu la légitimité, la certitude de toute affirmation, et s'est établi sur les ruines du dogmatisme demeuré muet devant ses attaques et impuissant à résoudre ses objections.

La philosophie critique règne donc de fait mais non de droit, en vertu des erreurs et des contradictions de ses adversaires et non de ses propres démonstrations; ce n'est pas qu'elle apporte à l'esprit humain des solutions évidentes, ni qu'elle éclaire d'un jour plus vif les grandes questions qui sont en débat; elle règne comme font les ténèbres par l'absence de la lumière.

Ainsi donc une affirmation qui ne peut se justifier et une négation qui cependant ne peut en triompher; une vérité qui dénie toute liberté, et une liberté qui ruine toute vérité; toutes les deux subsistant néanmoins et s'infligeant ainsi un réciproque démenti; de quelque côté qu'on se tourne, rien de fixe ni de certain, nul terrain solide où l'on puisse édifier quelque chose; ni assurance dans le dogmatisme, ni sécurité hors de lui; la confusion et la contradiction dans les doctrines, la perplexité et le découragement dans les esprits; certes, si un pareil état de choses, concernant les grandes vérités qui font l'homme même, avait engendré de fermes esprits et de virils caractères, il y aurait lieu d'en être étonné. Se flatter de réformer nos jeunes générations sans réformer notre enseignement philosophique, ce serait espérer l'impossible, ce serait croire que continuant de semer l'ivraie, nous pourrions néanmoins récolter le bon grain.

I

Malgré l'unité absolue de la raison, l'absolue impuissance où elle est de se contredire, impuissance que tout homme subit nécessairement dans la pratique, à quelque sophisme qu'il ait d'ailleurs recours pour y échapper, l'homme possède cependant la liberté de résister à l'évidence, de se soustraire à la démonstration, et de cette liberté découle naturellement la division des esprits; mais c'est là une liberté morale, et non intellectuelle, qui appartient à la volonté, non pas à la raison.

S'il est vrai que la raison n'obéit jamais qu'à l'évidence, qu'elle est seule juge de ce qu'elle doit croire, il ne l'est pas moins que la volonté n'est jamais mue que par l'attrait, par l'amour. Pour que l'homme accepte et croie la vérité, il ne suffit pas qu'il puisse la connaître, il faut encore qu'il la souhaite, qu'il la veuille, en un mot, qu'il l'aime.

« Avant que la raison détermine la volonté, dit saint Thomas, il faut que la volonté meuve la raison. » La volonté est toujours maîtresse de détourner la raison de toute vérité qui lui déplaît. La liberté de la raison consiste en ce qu'on ne peut jamais lui imposer le faux ou ce qu'elle juge tel. La liberté de la volonté en ce qu'on ne saurait jamais lui imposer le vrai si elle ne l'aime, si elle n'y trouve son bien.

C'est l'erreur des dogmatistes de n'avoir tenu aucun compte de ce rôle de la volonté sur la croyance, d'avoir enseigné la vérité philosophique comme on enseigne la géométrie, c'est-à-dire en supposant qu'il lui suffit d'être démontrée pour ne pas rencontrer de dissidents. C'est l'erreur des philosophes critiques d'avoir exagéré ce rôle, d'avoir étendu son domaine hors des limites qu'il ne peut franchir.

S'il est vrai que l'évidence, n'étant pas la loi de la volonté, ne saurait la régir, l'attrait ne régit pas non plus la raison, qui n'a de loi que l'évidence.

S'il est vrai que la raison est impuissante à nous faire voir la vérité sans le consentement, sans le concours de la volonté, celle-ci, à son tour, n'est pas moins impuissante à nous rendre certains d'une vérité sans le concours de la raison : ainsi chacune demeure libre dans sa sphère d'action.

Si, comme le supposent les dogmatistes, l'évidence réglait la raison sans le consentement de la volonté, elle l'anéantirait. Quel

despotisme dans la loi, quelle régularité, quelle uniformité dans son accomplissement ! Si, d'autre part, comme l'imaginent les critiques, la volonté décidait de la vérité et réglait la raison, quelle anarchie, quelle confusion ! Quelle Babel intellectuelle et morale serait notre monde !

Tout le commerce humain repose sur l'unité de la raison : c'est la langue, partout entendue, qui permet de traduire les langues entre elles. Alors même que nous ne nous sommes pas rendu compte de cette loi, nous n'y obéissons pas moins nécessairement, comme on pratique sans les connaître les lois de l'optique ou du mouvement. C'est le sentiment invincible que nous avons de cette unité qui cause l'erreur des dogmatistes, parce qu'il nous est impossible, en effet, d'être convaincus par une démonstration, sans l'être, du même coup, qu'elle devra convaincre toutes les intelligences. De là, la tendance de toute croyance à l'expansion et l'indignation que soulève en nous le spectacle de l'injustice.

Il est bien vrai que la raison, toutes les fois qu'elle agit, est certaine et absolue, soit dans l'affirmation, soit dans le doute ou la négation. Ce n'est pas en croyant cela que les dogmatistes se trompent, mais en imaginant que c'est toujours la raison qui agit et qui décide, en ne voyant point que l'homme ne l'emploie et ne se soumet à elle qu'autant qu'il le veut.

Si dans les sciences, les esprits, comme on nous l'objecte, sont toujours uns et d'accord, c'est que les volontés à leur sujet ne sont point divergentes ; l'homme n'y a pas d'autre intérêt que la vérité. Rien ne lui servirait d'ailleurs de la combattre ou de l'altérer, puisque l'erreur scientifique reçoit promptement de l'expérience un démenti qui ne laisse pas de place à la contestation.

Mais partout où la volonté est à la fois intéressée et libre, en matière de philosophie, de religion, de droit, les esprits se divisent nécessairement, parce qu'il y a toujours des volontés droites et d'autres injustes. C'est la cause de tous les faux systèmes, de toutes les hérésies, de tous les procès. « Si les hommes, dit Mallebranche, avaient quelque intérêt à ce que les côtés du triangle ne fussent pas égaux, ils feraient certainement en géométrie des paralogismes aussi absurdes qu'en matière de morale. »

Toutes les fois qu'on a voulu invoquer le témoignage de la science pour ou contre une vérité morale, philosophique ou religieuse ; toutes les fois qu'on lui a demandé cette solution définitive que M. Littré nous reproche de ne pas posséder, comme si lui-même la possédait, on n'est arrivé qu'à diviser la science, non pas à unifier la philosophie. La liberté humaine est indomptable ; nulle démonstration ne saurait la régir, nulle évidence la contraindre, et lors-

qu'un conflit a lieu, lorsqu'un choc se produit entre elle et la science, c'est toujours elle qui brise la science; la division qui lui est inhérente triomphe toujours de l'unité scientifique. C'est vainement qu'on a voulu tour à tour prendre pour arbitre, en ce grand débat, la géologie, l'astronomie, l'hétérogénie : on n'est parvenu qu'à ébranler, à obscurcir leurs conclusions, jamais à rendre universelles les conclusions philosophiques. Quel que soit le signe au moyen duquel on prétend décider de la vérité morale, il devient un signe de contradiction.

Les dogmatistes se refusent à admettre cette action de la volonté, cette liberté de l'homme devant la vérité, que démontrent si péremptoirement les faits et dont les philosophes critiques proclament à bon droit l'évidence et la nécessité, de peur d'être obligés d'admettre du même coup le scepticisme que ceux-ci en font découler; c'est faute d'avoir compris que l'action de la volonté ne consiste pas à décider de la vérité, mais à y consentir; que sa liberté réside dans le pouvoir de s'y opposer, non dans celui de la créer; que s'il est faux qu'ainsi que le prétendent les critiques, l'homme croie ce qu'il veut, il est néanmoins très-véritable que l'homme ne croit *que* ce qu'il veut. Le rôle de la volonté est purement négatif; il sauvegarde ainsi la liberté morale, sans porter aucune atteinte à la liberté de la raison. Telle est d'ailleurs la condition de toute liberté humaine. Si l'homme voit, parle, marche librement, ce n'est pas qu'il lui suffise de le vouloir, et qu'il puisse se passer d'instruments; c'est qu'ayant la possibilité de voir, de parler et de marcher, il est cependant maître de s'en abstenir : quand il le fait, c'est donc volontairement. Les dogmatistes, en ne tenant compte que de l'évidence, imaginent un homme que ses jambes porteraient nécessairement où il a le devoir d'aller, et les critiques, en ne tenant compte que de la volonté, imaginent un homme qui marcherait sans jambes.

L'action, l'affirmation, exigent donc le concours de la volonté et de la raison. La certitude est ainsi tout ensemble objective et subjective : c'est un acte de la raison librement voulu. Le doute, au contraire, peut, comme nous l'avons vu, être purement subjectif, c'est-à-dire que la volonté suffit à le produire. L'expérience en témoigne chaque jour, et tous les philosophes le reconnaissent à l'envi. « On voit, dit M. Littré, des esprits légers et ignorants passer dans le camp des libres penseurs[1]. » — « Tous les incrédules, dit M. Vacherot, ne doivent pas être comptés au nombre des libres esprits : il en est beaucoup qui sont affranchis de toute croyance par leurs appétits plus que par leurs raisonnements[2]. »

[1] Paroles de philosophie positive.
[2] *La Religion*.

« C'est l'imagination, dit également M. Cousin, qui produit ce doute, cette anxiété qu'on éprouve en face de la mort[1]. »

— Mais le doute n'est-il donc jamais rationnel, et n'y a-t-il pas des choses réellement douteuses?

— Certes; mais alors elles le sont absolument; le doute, en ce cas, est purement rationnel et objectif; en d'autres termes, il est universel; il s'impose à tous les esprits, tel que, par exemple, le doute au sujet du Masque de fer, ou bien du véritable auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Lorsqu'en effet le doute est évident, pourquoi ne serait-il pas universel? qui nous empêcherait de l'accepter? pourquoi notre volonté le combattrait-elle? qu'en exige-t-il ou que lui retranche-t-il?

— C'est, nous dit-on, que la croyance est un besoin, un penchant naturel de l'âme humaine qui veut du moins imaginer ce qu'elle ne peut savoir, qui aspire à la béatitude et répugne à la destruction. Si l'on s'en tenait rigoureusement à la science, il est clair que tou douteraient, mais le cœur et l'imagination s'éprennent de ces espérances, se bercent de ces illusions et les transforment en réalités.

— C'est à coup sûr un étrange motif de nier une doctrine, que d'alléguer le besoin inné qu'en a l'âme humaine; mais quoi! tandis que le scepticisme se laisse mollement aller à ses goûts et à ses penchants, qu'il obéit docilement à la loi qui porte toute créature vers son bien propre et visible : la certitude, au contraire, triomphe des apparences sensibles; elle résiste à cette tendance de l'homme vers soi; elle lutte, elle se roidit contre l'attrait puissant de la jouissance, et l'on viendra nous dire que c'est pour descendre le courant qu'il faut faire force de rames! qu'on lutte contre le flot sans le vouloir et sans le savoir! que la résistance aux plus chères passions, aux plus tyranniques habitudes, les efforts héroïques, les sanglants sacrifices, sont l'effet d'un entraînement d'imagination insensible à celui qui le subit, tandis que le scepticisme seul est le fruit de l'examen, de l'étude et de la méditation! Autant vaudrait nous venir conter qu'une pierre gravite d'elle-même vers les sommets, et qu'il ne faut d'efforts que pour l'en précipiter!

Non; c'est la certitude qui commande, qui exige l'effort et le sacrifice, et dont on se détourne par le doute et l'imagination; le doute, lorsqu'il n'est pas universel et absolu, est alors purement subjectif, car il lui est impossible d'expliquer la division qui existe à son sujet; il n'est pas une erreur de la raison, mais une faute de la volonté.

— Eh quoi! l'erreur serait coupable! L'homme est-il donc en

[1] *Du vrai, du beau, du bien.*

possession d'une sagesse infaillible? Quoi! nous serions responsables des méprises d'une raison si faible et si mobile, si fragile et si prompte à l'erreur? Les meilleurs et les plus sages d'entre les esprits ne se trompent-ils pas chaque jour?

— Il est bien vrai que la raison est faillible et que l'homme peut se tromper sincèrement; qu'il peut, en un mot, être certain de l'erreur; aussi n'est-ce point de l'erreur tenue pour certaine qu'il est responsable, c'est de la vérité tenue pour douteuse; il peut, sans être coupable, croire l'erreur alors qu'il ignore la vérité, mais il ne peut légitimement rejeter la vérité évidente, car elle est la lumière de l'esprit, qui, lorsque la volonté n'y met point d'obstacles, la perçoit aussi naturellement que l'œil perçoit la lumière du jour. Ce n'est pas, en un mot, de la certitude, œuvre de sa raison, que l'homme est responsable, c'est du doute, œuvre de sa volonté.

— Mais notre doute est l'œuvre de notre raison, et nous sommes certains de nos négations.

— Non : cela est impossible; si vous étiez certains que Dieu et l'âme sont douteux, nul ne pourrait l'être qu'ils sont véritables : deux certitudes contraires ne sauraient subsister; la certitude de l'erreur n'est possible qu'autant qu'il n'existe pas sur le même sujet de certitude de la vérité; celle-ci détruit l'autre par sa seule présence, comme l'arche sainte brisait les idoles, comme le soleil chasse les ténèbres. La raison ne peut admettre une fausse évidence qu'en l'absence de la véritable, sans quoi il n'y aurait plus de raison.

Dieu ne contraint pas l'homme, mais il lui résiste : il l'a fait libre en lui permettant de douter de la vérité, il l'a maintenu dans la dépendance en le contraignant à douter de l'erreur. Cette impuissance absolue où il le met d'être certain de l'erreur, en présence de la vérité connue, est tout ensemble la loi inflexible d'un maître et la volonté miséricordieuse d'un père; c'est la porte toujours ouverte au retour, c'est la voix persistante de la conscience et de la raison qui ne cesse de l'avertir. Eh! ne voyez-vous pas que, combattant toujours la vérité, il ne s'en croit cependant jamais vainqueur ; que ses armes étant toujours émoussées, il lui faut sans cesse en forger de nouvelles; que la vérité l'inquiète, le poursuit, le harcèle, qu'elle ne lui laisse ni paix ni trêve. Il est bien vrai que l'homme doute de Dieu et de sa destinée immortelle, mais non pas qu'il en doute par les motifs qu'il allègue, car il en change perpétuellement, il en invoque de tout contraires, et l'on déclarerait fou à lier quiconque hasarderait seulement un billet de mille francs sur les raisons par lesquelles il décide de son éternité.

Savants négateurs, profonds et ingénieux théoriciens, descendez

en votre âme, interrogez votre conscience, et dites-nous sincèrement quelle certitude vous possédez contre Dieu?

La raison peut bien se tromper, mais non se contredire; de là vient qu'*il y a un critérium de là certitude et non de la vérité*. L'absence d'un critérium de la certitude, ce serait l'éternelle mobilité, le doute universel; l'existence d'un critérium de la vérité, ce serait le traditionalisme condamné par l'Église, l'absence de toute liberté morale : sans le premier, l'homme ne pourrait jamais jeter l'ancre; avec le second, il ne pourrait jamais la lever.

L'universalité de la certitude n'en prouve pas la vérité, car la raison est faillible, et il peut arriver que tous se trompent : nous ne sommes donc pas obligés d'admettre une assertion, une doctrine, parce qu'elle est reçue de tous; l'évidence est la seule raison de croire quoi que ce soit[1]; nous ne sommes nullement tenus d'admettre que la terre tourne, parce que tous le croient; il faut en examiner les preuves et la démonstration. Avant Copernic, tous avaient cru Ptolémée et tous s'étaient trompés; autrement il y aurait, en effet, une connaissance extérieure et mécanique de la vérité qui nous ôterait tout pouvoir de lui résister; mais il y a un critérium de la certitude, parce que la certitude marque la présence et l'action de la raison.

Ce critérium de la certitude morale, c'est naturellement celui que la raison exige et que chacun adjure la philosophie de produire, ou lui reproche à tort de ne pas le posséder. C'est l'*unité*, non pas l'universalité des esprits, comme pour la vérité scientifique, mais l'UNITÉ DE LA CERTITUDE, qui correspond à l'unité de la raison et de la vérité. Il n'y a pas de droit contre le droit, parce qu'il n'y a pas de certitude contre la certitude; de telle sorte que n'y eût-il plus au monde qu'un seul dogmatiste, un seul spiritualiste, il aurait encore raison contre tous, parce que nul n'aurait de certitude contre lui. Si l'unité n'est pas toujours vraie, la vérité est du moins toujours une.

Mais, nous dit-on, n'est-ce pas là précisément cette certitude qui n'est pas certaine que vous reprochez à vos adversaires? Vous convenez que la certitude peut être erronée, comment donc l'homme la possédera-t-il, sachant qu'il peut toujours se tromper? Une certitude absolue est-elle compatible avec une telle connaissance?

Nous répondrons par le fait même, cent fois remarqué, que l'homme est certain en dépit de l'expérience qu'il a de ses erreurs[2].

[1] Croire une chose, c'est précisément juger que la vérité en est évidente, par quelques raisons que ce soit.

[2] Chose étrange! l'homme se trompe, il sait qu'il s'est trompé et qu'il peut se tromper encore, il n'élève aucune prétention générale à l'infaillibilité, cependant il est certain, et poussé par sa certitude il sacrifiera sa vie et mourra martyr. (E. Scherer. *Mélanges de critique religieuse*, page 383.)

Qu'oppose-t-on, d'ailleurs, à la certitude morale, sinon qu'elle est inférieure à la certitude scientifique? que lui demande-t-on, sinon de l'égaler? Or niera-t-on que la certitude scientifique existe, bien que la science se soit parfois trompée? La question n'est pas de savoir si la certitude morale existe, on n'en peut douter, puisque chaque jour on meurt pour elle; mais, si elle est légitime, si elle est d'accord avec la raison? Or c'est là ce que l'unité de certitude démontre pleinement en témoignant de l'impuissance où est la raison, de rien alléguer contre elle.

Si, dans l'ordre purement intellectuel, l'homme commet des erreurs qui le doivent rendre humble et prudent, laborieux et circonspect, il ne peut, du moins, se tromper dans l'ordre moral; il ne peut confondre les influences, les tendances intéressées de la volonté avec les libres affirmations de la raison, puisque la volonté ne peut que détourner celle-ci, l'empêcher de conclure et jamais se substituer à elle ni simuler ses actes.

Le verdict spontané de la raison est donc juste autant que véridique; la division est, en effet, une preuve sans réplique de l'erreur. Aussi voyons-nous que l'affirmation est une et que le doute seul est multiple. En sorte que toutes les objections qu'on tire contre le dogmatisme de la mobilité, de la contradiction des opinions, de la division infinie et perpétuelle des esprits, ne sont vraies que du doute; ceux qui les opposent à la vérité ressemblent à ces gens qui, embarqués sur un navire qui s'éloigne du port, croient voir le rivage s'éloigner d'eux.

Il n'y a qu'une philosophie spiritualiste dont les dogmes sont toujours les mêmes depuis le commencement, parce qu'ils s'enchaînent si étroitement qu'on ne saurait en rejeter un seul sans renoncer à tous. Contre cette affirmation unique, il y a des multitudes d'hypothèses et de théories négatives au moyen desquelles on s'efforce de la détruire et de la remplacer. La vérité subsiste néanmoins; aucune de ces théories ne prouve rien contre elle, mais chacune prouve tout contre les autres, elle prouve l'éternelle mobilité, la perpétuelle contradiction du doute, toujours impuissant et toujours vaincu, mais toujours renaissant et luttant toujours.

L'homme peut, à son gré, habiter l'édifice de la vérité ou demeurer en dehors, il ne peut en construire un autre. C'est vainement qu'il amasse dans ce but les matériaux les plus rares, les mieux choisis et les plus précieux; à peine son édifice s'élève-t-il hors de terre que le vent de la contradiction l'atteint et le renverse; puis c'est un autre effort, une autre lutte, une autre confusion; contre le spiritualisme, on a tout essayé, on a tout inventé; rien ne dure ni rien ne demeure. Lisez, méditez, travaillez sans relâche, blanchissez dans vos

veilles laborieuses, ô philosophe! celui-là grandit à vos côtés qui détrompera le monde de votre système. Studieux et réfléchi, il est votre auditeur le plus attentif, mais tandis que vous croyez le charmer par les vérités que vous lui enseignez, c'est par vos erreurs qu'il s'instruit, c'est pour les démontrer qu'il s'en veut souvenir; il ne marque votre chemin que pour ne pas le prendre; il voit bien que vous ne triomphez pas de la vérité, qu'elle a raison contre vous, et il tient que c'est à lui qu'est réservé l'honneur de la vaincre.

C'est donc à nous de dire aux sceptiques : « Depuis deux mille ans que vous agitez ces questions, que vous attaquez ces vérités, vous n'avez pas fait un pas et vous n'êtes pas plus avancés que le premier jour; vous n'avez ni détruit ni établi une seule affirmation; ces vérités que vous combattez depuis tant de siècles sont debout, intactes, invaincues, vivantes, régnantes, et, d'un bout du monde à l'autre, on les croit et on meurt pour elles. « N'est-ce donc pas faiblesse que de s'obstiner à un labeur qu'on ne peut accomplir? »

La vérité est une, elle est évidente; l'assentiment que l'homme y donne est libre, et, partant, il est obligatoire. C'est ainsi que l'Église maintient tout à la fois l'évidence des preuves du christianisme et la liberté de la foi. Si l'adhésion à la vérité morale n'était pas libre, l'homme, esclave de l'évidence, contraint d'obéir à une loi qu'il n'aurait pas consentie, ne posséderait aucune liberté; si, d'autre part, la croyance n'était obligatoire, l'homme ne serait tenu à aucun devoir. Qui l'obligerait d'obéir à un Dieu dont il serait maître de nier jusqu'à l'existence, à une loi qu'il aurait droit de rejeter?

La vérité obligatoire, en même temps que librement consentie, est si uniquement la loi qui correspond à la condition de l'homme ici-bas, qu'on n'en saurait fausser la notion sans détruire du même coup celle de la nature humaine, sans faire de l'homme une machine ou un animal.

II

L'homme n'accepte donc la vérité qu'autant qu'il le veut, et, partant, il possède manifestement la liberté de l'erreur; bien hardi, d'ailleurs, qui la lui contesterait, il la prouve chaque jour à la façon irréfutable dont un philosophe ancien démontrait le mouvement; mais, par la plus injuste confusion, il conclut de la liberté de l'erreur à sa légitimité, d'une loi qu'il lui est possible d'enfreindre à l'absence de toute loi, en un mot, de la liberté à l'indépendance. Nulle confusion n'est plus propre à abaisser les âmes; c'est au nom de la

liberté qu'elle revendique l'esclavage, c'est au nom des plus virils et des plus généreux principes qu'elle prétend légitimer les énervantes mollesses du scepticisme, c'est au nom du droit qu'elle détruit le devoir, au nom de la raison qu'elle récuse l'évidence ; ce que l'homme souhaite si passionnément, ce qu'il réclame avec tant d'ardeur et en si fier langage, c'est le droit de déserter sa tâche et d'abdiquer sa responsabilité, c'est, en un mot, la liberté de n'être pas libre. Il importe donc souverainement de comprendre que cette liberté de l'erreur que réclame et que possède l'homme est une liberté morale, une liberté qui appartient à la volonté, et qui, dès lors, est nécessairement régie par la loi de la volonté, le devoir ; ainsi que l'a très-bien démontré Kant, l'obligation est la condition nécessaire de la liberté. Si donc l'homme est dans son droit lorsqu'il la réclame, il est injuste et lâche lorsqu'il en rejette la responsabilité. Lui dites-vous qu'il a le devoir de croire à l'existence de Dieu : « Je suis libre, vous répond-il, et nul n'a le droit de m'imposer une croyance. »

—Vous êtes libre, en effet, sans quoi vous n'auriez pas de devoir. C'est précisément parce que vous pouvez choisir entre la vérité et l'erreur que vous ne sauriez rejeter la vérité sans être coupable.
—Non, vraiment, ce n'est pas ainsi que je l'entends et rien ne serait plus injuste ; je ne saurais être responsable de ma croyance, car *elle ne dépend pas de moi;* si ma raison se refuse à admettre telle ou telle vérité, si elle ne la juge pas évidente, *je n'y puis rien*, il m'est impossible de la croire.

« L'évidence, dit M. Cousin, est ce qu'il y a de moins libre, elle s'accomplit quelquefois en nous malgré nous, et la meilleure volonté du monde ne la fait pas naître quand son heure n'est pas venue[1]. »

Que sommes-nous donc alors? que les vains jouets de nos songes, les esclaves de notre raison et des hasards qui la décident, et que vient-on parler de devoir et de sacrifice, de châtiments et de récompenses à des êtres qui tantôt voient la vérité sans la vouloir, tantôt ne la peuvent voir, bien qu'ils la souhaitent de tout leur cœur, régis par des croyances auxquelles ils ne « peuvent rien » et par des vérités qui ne « dépendent pas d'eux? »

L'homme obéissant fatalement à une raison qui, n'étant sujette d'aucune loi, est elle-même fatale, telle est la conception rationaliste de la liberté. Elle suppose, comme on voit, que l'homme, lorsqu'il a le pouvoir de connaître la vérité, n'a pas celui de la rejeter, et, en même temps qu'il n'est pas libre de la connaître, bien qu'il le souhaite, c'est cette double contrainte ou, si l'on veut, cette

[1] *Histoire générale de la philosophie*, 8e leçon, page 584.

double impuissance qu'elle nomme liberté. Or c'est précisément le contraire qui a lieu : si l'homme croit librement la vérité, c'est parce qu'il est maître de la rejeter ; s'il est libre de tomber dans l'erreur, c'est parce qu'il peut aussi n'y pas tomber. Votre prétendue liberté ne serait que fatalisme. Si en effet l'erreur n'est pas volontaire, elle est contrainte ; si elle n'est pas facultative, elle est fatale ; si la volonté n'est pas coupable, c'est la raison qui est aveugle ; de telle sorte que « le droit à l'erreur » ne serait autre que la contrainte à l'erreur. Aussi voyons-nous qu'inévitablement tous les philosophes qui ont revendiqué la légitimité de l'erreur ont été conduits à en affirmer plus ou moins explicitement la nécessité[1].

Soit qu'on suppose l'homme contraint à l'erreur par une raison impuissante, ou contraint à la vérité par une raison toute-puissante, on le dépouille également de toute liberté morale. Or tous les adversaires de la vérité, tous ses contradicteurs, à quelque titre que ce soit, tombent forcément dans l'une ou l'autre de ces erreurs ; tous représentent la raison, aveugle ou clairvoyante, comme une règle inflexible ou un instinct fatal, l'esclave ou le tyran de la volonté. L'Église et le dogmatisme chrétien seuls nous montrent la raison ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire l'instrument d'une volonté libre qui ne peut la fausser, mais qui la dirige à son gré, qui peut en user suivant qu'il lui plaît, soit pour connaître l'évidence, soit pour s'y dérober ; l'homme ne peut pas lui imposer l'erreur, mais elle ne peut pas non plus lui imposer la vérité. A cette lumière tout s'éclaire, s'explique, se justifie.

Ainsi se trouve résolu le problème qu'a formulé Pascal : « La raison confond les dogmatistes et la nature confond les Pyrrhoniens. » Ainsi s'explique cette contradiction, cet apparent dualisme de la raison qui frappe tous les yeux : on comprend dès lors comment ses folies, sa division, sa mobilité, se concilient avec sa puissance, sa fixité, son unité ; comment on l'accuse justement d'être pliable en tous sens et comment on donne sa vie sur son témoignage.

Ainsi se trouve détruite la contradiction supposée par Kant, entre l'évidence de la vérité et le désintéressement de la vertu. Ce n'est pas, comme il l'imagine, que la volonté obéit à la conscience par un mouvement intéressé, alors que l'homme connaît et croit la vérité ; c'est, au contraire, que l'intelligence perçoit librement la vérité, alors que la volonté droite est soumise à la raison ; la possession de la vérité est la conséquence de cette droiture, bien plutôt que sa cause. Si l'adhésion à la vérité était, comme le supposent tous les philosophes, un acte purement intellectuel, indépendant de la volonté, la vertu serait, en effet, contrainte et intéressée ; mais

[1] « L'erreur est la loi de notre nature ; nous y sommes condamnés en naissant. » (V Cousin, *Étude sur Pascal*, page 28.)

les vérités philosophiques sont matière, non pas seulement de science, mais de croyance, de certitude morale; l'homme ne les croit que librement, que lorsqu'il le veut; nulle démonstration, si concluante qu'elle soit, ne saurait le contraindre à les accepter. « Celui qui est certain de l'Éternité agit par calcul et par intérêt, » nous dit-on ; mais « pour croire à l'Éternité, dit très-justement le Père Lacordaire, il faut aimer le bien en soi, la justice en soi ; il faut commencer par l'amour gratuit qui est une vertu. » C'est cette droiture désintéressée de l'âme, indispensable à la possession de la vérité morale, qui en fait le mérite en même temps que celui des actes de vertu et de sacrifice dont elle est le mobile.

Ainsi se trouve également résolue l'objection que nous adresse M. Littré, et avec lui tout le scepticisme moderne. « Comment, alors que la vérité scientifique est universellement reçue, la philosophie n'a-t-elle pu, depuis deux mille ans, arriver à aucune solution définitive? » C'est que la question est individuelle, personnelle; c'est que chaque homme à son tour la doit résoudre pour soi, et que nul ne peut la résoudre pour autrui ; de là vient qu'elle sera éternellement pendante, éternellement discutée. Ce n'est pas, comme le disent les dogmatistes actuels, que l'évidence n'est pas rigoureuse, c'est-à-dire qu'elle n'est pas évidente; ce n'est pas non plus, comme le disent les critiques, que l'homme crée la vérité pour soi, c'est simplement que l'homme n'est jamais contraint de la recevoir.

Le tort des dogmatistes modernes ne consiste donc pas à affirmer les contraires qui existent en effet, mais bien à les affirmer d'un même sujet, à voir dans la raison tout à la fois la cause de l'erreur et celle de la vérité, à faire découler d'une même source les eaux douces et les eaux amères; c'est qu'il leur plaît d'accuser la raison irresponsable des fautes de la volonté responsable. C'est parce que l'homme, en effet, n'est pas coupable des erreurs de la raison qu'il lui attribue si volontiers toute erreur, et qu'après l'avoir glorifiée sans mesure, il l'avilit sans équité.

Sceptique ou dogmatique, qu'il proclame une liberté sans règle, ou bien une règle sans liberté, c'est toujours le fatalisme qu'il veut établir, parce qu'au fond il n'a jamais qu'un même but : répudier la responsabilité de sa croyance pour échapper à celle de ses actes. Cette lutte contre la responsabilité est la marque délatrice de toutes les erreurs, c'est le point par où elles se touchent et se ressemblent, si divergentes qu'elles paraissent d'ailleurs. C'est la source secrète d'où elles découlent et le confluent visible où elles viennent aboutir. Quelque chemin que prenne l'homme pour combattre Dieu et se dérober à son joug, il lui faut en arriver là ; c'est pourquoi, si volontiers les erreurs les plus opposées s'unissent et fraternisent contre la vérité, c'est qu'en fait toutes plaident une

même cause et obéissent à une même passion. Honteux de la dégradation qu'il convoite, l'homme s'efforce de la déguiser du tout au tout; cette recherche passionnée du fatalisme, il la nomme liberté, et quiconque l'enferme en ce monde créé, le voue au néant et le ravale à la bête, il l'appelle libéral et libérateur.

Tandis que la raison, dans l'ordre négatif, reflète toutes les faiblesses morales et physiques de l'homme, faiblesse de la volonté dont elle est l'instrument, faiblesse du corps et imperfection des sens dont elle dépend, dans l'ordre affirmatif, au contraire, elle participe en quelque sorte à l'autorité, à l'essence divine de son auteur; de là vient qu'on plaide avec une égale justice sa force et sa faiblesse, sa puissance et son impuissance, sa division et son unité. Il est bien vrai qu'un rien la trouble et qu'une mouche suffit à la tenir en échec, mais il ne l'est pas moins que toute la puissance de l'univers ne saurait la contraindre, ni l'ébranler. C'est ainsi que deux des plus grands génies qu'ait admirés l'humanité ont pu dire : l'un, que « la raison est en nous l'impression même de la lumière divine; » l'autre, que « la raison tourne à tout vent, qu'elle est imbécile et sans cesse déçue, » sans qu'aucun des deux ait été taxé d'orgueil ou de faiblesse et sans qu'on ait songé à les opposer l'un à l'autre. Tous ont compris instinctivement que Pascal parlait de la raison négative, sceptique, incrédule, et saint Thomas de la raison affirmative et en possession certaine de la vérité.

La philosophie a récemment confessé qu'elle ignore de la certitude le degré, le fondement et le signe[1], en d'autres termes, qu'elle ne possède point de certitude, nous venons lui montrer que la certitude a pour fondement : l'évidence, pour degré: l'absolu, et pour signe : l'unité, en ajoutant que la responsabilité morale de la croyance est le prix dont l'homme en paye la possession. Nous osons dire que rien n'est plus digne de son examen et de ses méditations. Qu'est-ce en effet qu'un dogmatisme sans certitude, sinon une prétention, un véritable contre-sens ? « *Ce n'est pas une place occupée que nous venons usurper, c'est une place de jour en jour plus vacante et plus vide sur laquelle nous mettons le pied*[2], » répondait naguère M. Littré à ceux qui lui reprochaient de combattre les doctrines spiritualistes. Que la philosophie songe à l'état de son enseignement, aux ruines qu'il a faites, au marasme moral et intellectuel dans lequel il a plongé les esprits, au dédain universel dont elle-même constate qu'il est l'objet, et elle comprendra que tout lui fait une loi de se renouveler, de se transformer, d'abjurer enfin le funeste principe de la légitimité de l'erreur, cause de toutes ses contradictions. Est-ce bien d'ailleurs à son profit qu'en le revendiquant, elle a

[1] M. Ch. Lévêque, *la Science de l'invisible*, page 39.
[2] Paroles de philosophie positive.



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1